



# Liberté, la nuit

de Philippe Garrel

## Fiche technique

France - 1983 - 1h30

N. & B.

Réalisation et scénario :

**Philippe Garrel**

Musique :

**Faton Cahen**



Christina Boisson (Gémina)

Interprètes :

**Emmanuelle Riva**

(Mouche)

**Maurice Garrel**

(Jean)

**Christine Boisson**

(Gémina)

**Laszlo Szabo**

(le marionnettiste)

**Brigitte Sy**

(Micheline)

## Résumé

A Paris, pendant la guerre d'Algérie, Jean et Mouche forment un couple de sympathisants FLN, chacun ignorant tout des activités de l'autre. Cependant lorsque Jean est témoin de l'assassinat de Mouche en pleine rue, par des membres de l'OAS, il est désespéré. La guerre est finie lorsqu'il engage Gémina, une jeune fille pied-noir. Ils vivent ensemble des moments de passion. Jean est à son tour repéré par ses ennemis qui finissent par l'abattre.

## Critique

Dans **Liberté, la nuit** de Philippe Garrel, l'un des plus beaux films vus à Cannes, il y a un homme qui aide le FLN pendant la guerre d'Algérie, il y a sa femme dont il se sépare dans un déchirement et qui va être abattue par l'OAS, il y a l'amour fou qu'il vit avec une autre femme, jeune, dans une échappée lyrique vers la mer et vers la mort, avant d'être assassiné à son tour devant l'océan embrasé de soleil. Cet homme, c'est Maurice Garrel : dans le ressurgissement de la figure du Père dont le festival a été le théâtre, Garrel se risque plus que tout autre en filmant le sien. Tout le film, magnifiquement, lui est dédié, entièrement fait sur lui, sur son visage doux et buriné, noyé et douloureux, pour s'arracher à son propre reflet, raviver pour la cicatriser la blessure historique dont il est porteur, revenir à son origine pour mieux repartir. Le film est ce cri sortant d'une cage de silence que matérialise, de loin en loin, le très beau piano de Faton Cahen, sortant du noir aussi : le plan est une nuit à délivrer de lumière qui rend à

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

l'image son grain, la rend à sa fonction de médium (de «passeur de rêves»), retourne entre le noir et le blanc, à la matière même de la lumière, du cinéma, en usant de la pellicule comme d'une surface sensible au double sens chimique et émotionnel. De fait, bien peu de films rendent avec une telle acuité, avec une telle légèreté presque enfantine, presque ingénue (jusque dans le discours sur la guerre) la douleur ou le bonheur. Qu'une femme couse dans un théâtre désert, qu'une autre appelle celui qu'elle aime, disparu, au bord de la mer, que lui, du haut de la falaise, fasse le mouvement de s'envoler, ce sont des choses simples, donc graves, que se disent les personnages : je t'aime, je souffre ou j'ai besoin de toi. Et ce qui est beau, c'est que Garrel avant tout les contemple, comme la surface de l'eau piquée de gouttes de pluie : que ce soit l'être-là (non le jeu) de Christine Boisson qu'on n'a jamais vue si vraie, son besoin d'amour, son frémissement, son regard, sa façon de s'alanguir ou de courir, ou Emmanuelle Riva (sublime) surmontant le sanglot dans un sourire (le déchirant «Sois pas triste»). Les plans ne s'achèvent pas : ils sont suspendus, comme le récit dans ces respirations musicales qui l'amplifient et lui donnent une intensité bouleversante en le mettant comme hors du temps. Dans les deux moments meurtriers l'image refilmée, au grain gonflé, rendue à sa substance et à sa fonction d'embaumement n'est plus qu'une trace mortuaire, ce qui passe à travers elle vient déjà d'un au-delà. C'est l'extraordinaire étrangeté du dernier plan : l'homme est au bout de la jetée, derrière lui deux types en manteaux et chapeaux noirs. On dirait, dans la matière brute de l'image, un vieux film de Lumière. En filmant la mort (du Père) on remonte à l'origine du cinéma. Un ralenti extrême dilate le temps à l'infini, les gestes, minimaux, sont imperceptibles. On est dans l'infra. Brusquement des rafales résonnent, les hommes ont dégainé leurs revolvers,

l'image se fige définitivement : tout est fini, il est trop tard. Rarement un cinéaste aura approché si perceptiblement le point de mort, ce point d'infini et d'absence dont parle Blanchot, ce passage inassignable entre trop tôt et trop tard, ici filmé littéralement : quand on comprend ce qui arrive, il n'y a plus rien à comprendre.

On pense bien sûr à Cocteau dans ce travail de la mort comme constitutif du film, mais si l'on y pense, c'est avant tout dans cette traque du hasard ou de l'imprévu technique et de sa conséquence poétique : plus que des plans, faire des prises qui volent l'instant saisi comme un accident, et le suscitent. Quel plus beau moment, alors, que celui où les draps claquant dans le vent découvrent et cachent alternativement l'homme et la femme blottis l'un contre l'autre dans leur douleur ? C'est le mouvement de l'obturateur, mais d'abord cette chasse au hasard - l'imprévisible apparition ou disparition des acteurs - à l'intérieur d'un dispositif donné : c'est la beauté comme aventure.

Marc Chevré

*Cahiers du Cinéma n°380/381 - Été 1984*

## Le réalisateur

Est-il vraiment le génie annoncé qui relègue Godard et Warhol au rayon des utilités ? Souvent silencieux, ses films reposent sur des séquences sans coordination, des situations sans liens entre elles, des personnages dont on ignore les motivations (s'ils en ont). C'est un torrent d'images (l'Égypte et l'Islande dans **La cicatrice intérieure**) auquel il convient de s'abandonner. Garrel nous invite : il faut, dit-il, «aller au cinéma pour planer, c'est-à-dire, par sensation.» Consécration au festival de Venise où **J'entends plus la guitare** reçoit un prix.

Jean Tulard

*Dictionnaire des réalisateurs*

## Filmographie

<b>Les enfants désaccordés</b>	1964
<b>Droit de visite</b>	1965
<b>Anémone</b>	1966
<b>Marie pour mémoire</b>	1967
<b>Le révélateur</b>	1968
<b>La concertation</b>	
<b>Actua I</b>	
<b>Le lit de la vierge</b>	1969
<b>La cicatrice intérieure</b>	1970/72
<b>Athamor</b>	1973
<b>Les hautes solitudes</b>	1974
<b>Un ange passe</b>	1975
<b>Le berceau de cristal</b>	1976
<b>Voyage au jardin des morts</b>	1977
<b>Le bleu des origines</b>	1978
<b>L'enfant secret</b>	1979/82
<b>Liberté, la nuit</b>	1983
<b>Paris vu par... 20 ans après</b> (un sketch)	
<b>Elle a passé tant d'heures sous les sunlights</b>	1985
<b>Les baisers de secours</b>	1989
<b>J'entends plus la guitare</b>	1991
<b>La naissance de l'amour</b>	1993
<b>Le cœur fantôme</b>	1996

### Documents disponibles au France

Positif n°285  
Fiche distributeur